
DEUX DOCUMENTS INDIGÈNES

SUR

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION DE 1871

Parmi les nombreux documents indigènes dont je me suis servi pour *l'Histoire de l'insurrection de 1871* (1), deux m'ont paru particulièrement curieux et suggestifs. Ils ont leur place indiquée dans la *Revue africaine*.

Le premier, dont j'ai déjà donné un extrait (2), est une lettre, on pourrait dire une circulaire, adressée par un notable du Mzab à des coreligionnaires négociants à Alger. L'original arabe fut, en septembre 1871, mis spontanément par les destinataires à la disposition du chef du bureau politique, qui en fit prendre copie.

Cette lettre est intéressante par le mode d'exposition des faits et par l'expression des sentiments de son auteur, musulman schismatique-abadite, et comme tel ennemi traditionnel des Sonnites et surtout des Cherfa. Écrite par un lettré intelligent qui, en toute sincérité, raconte à des amis des faits qu'il a vus, elle ne comporte aucun commentaire au point de vue historique.

Il n'en est pas de même du second document qui donne l'opinion émise, en 1872, sur l'insurrection de 1871 par un paysan de la Qalâa des Beni-Abbès. Cet homme répète, inconsciemment, mais de bonne foi, à un de nos agents secrets dont il ignore les attaches, la version qui sera donnée, l'année suivante, en Cour d'assises, par les témoins

(1) Un vol. in-8° avec 2 cartes. Alger, Jourdan, éditeur, 1891.

(2) Page 617 du livre précité.

ayant subi ou subissant encore l'influence des khouans Rahmánya. Il reste presque toujours à côté de la vérité historique, et j'ai dû, par quelques notes, relever certaines affirmations et indiquer les moyens de rétablir les faits dénaturés.

Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, ce jugement porté par un paysan indigène sur des faits qu'il a subis, sans pouvoir les comprendre, est un document bien humain. Il montre, en outre, avec quelle circonspection il faut faire usage des renseignements politiques ou historiques fournis par les indigènes.

L. RINN.

**Arrivée du chérif Bouchoucha au Mzab
en septembre 1871**

3 Redjeb 1288 (18 septembre 1871).

Louange à Dieu, etc....

Yahia-ben-Saïd (surnommé Anague) à Si-Youssef-ben-Ahmed-ben-Chaabane; Si-Ameur-ben-Abdellah; Hadj-ben-Hammou et Ameur-El-Oussis, ainsi qu'à tous ceux de nos amis qui ont des relations avec eux, salut, etc., etc.

J'ai reçu votre excellente lettre et vos bienveillants conseils; le tout a été parfaitement compris par nous. Je porte aujourd'hui à votre connaissance les faits qui ont eu lieu ici.

Vous savez que les gens de tous les ksour se rendent au marché du Djemaâ. Or, un de ces derniers vendredis, et alors que le marché était rempli de monde,

deux cavaliers, nommés Mohammed ben Ferdj Allah et Mohammed ben Ahmed, y arrivèrent venant de Metlili; hommes et chevaux étaient épuisés de fatigue. Ces cavaliers dirent à tout le monde :

« Sachez que le prétendu chérif, perturbateur et pervers, »
 » est campé, avec son contingent de malfaiteurs, du »
 » côté de Noumerat, au sud et à environ deux heures de »
 » marche de El-Ateuf. »

A cette nouvelle tous les gens du marché se dispersèrent, chacun alla dans son village pour se préparer au combat. Tous les gens de Ghardaya se rendirent à la forêt (1), ils recommandèrent à leurs femmes et à leurs enfants d'avoir à se réunir tous dans leur village.

Nous apprîmes ensuite que (Bouchoucha) était descendu sur le territoire de Metlili, vers El-Batha, et que les Chamba étaient en désaccord; ainsi, tous les Oulad-Allouche lui avaient fait acte de soumission, tandis que le conseil de dix (la Djemaâ) avait pris la fuite se dirigeant vers le Mzab. Les Oulad-Abdelkader qui étaient restés à Metlili, furent invités par ledit (chérif) à se joindre à lui pour marcher sur l'Oued-Mzab; ils s'y refusèrent formellement, mais menacés d'être tous massacrés par les gens du chérif et se voyant perdus, ils mirent à sa disposition seize mehara.

Le chérif quitta El-Batha et alla camper du côté de Souaregue au sud de Metlili, puis il quitta ce campement pour aller s'installer à Noumerate.

Un cavalier des Beni-Izguène, nommé Youssef Esserrar, vint ensuite nous annoncer que le chérif était descendu chez eux dans les palmiers du territoire des Beni-Izguène.

(1) Dans le sud on appelle *Raba*, forêt, les plantations de palmiers, les jardins ou vergers, par opposition au *Ksar* (pluriel *Ksour*) qui est la portion urbaine de l'oasis.

Les Ghardaya étant déjà réunis et les dispositions du perturbateur démontrant qu'il venait réellement pour attaquer, il y eut à la Kouba de Ba-Abderahman une réunion générale des gens de tous les ksour du Mzab ; ils y prirent l'engagement d'agir tous d'un commun accord pour attaquer le chérif, n'importe l'endroit où il camperait.

Dès que le cavalier Youssef eût annoncé que le chérif était descendu dans les palmiers des Beni-Izguène, les Ghardaya firent entendre les sons de leur musique guerrière (tambours et musettes) et avec leurs drapeaux se rendirent aux environs de Edebdaba. Le drapeau des tolba (gens de loi) était blanc, celui de tous les autres Ghardaya était rouge, et celui des Medabih (orthodoxes) était vert ; c'est vous dire qu'il y avait trois drapeaux. On choisit ensuite ceux qui, les premiers, attaqueraient les perturbateurs, et pour cela, environ six cents hommes des plus vaillants furent désignés ; à leur tête de colonne marchaient les tolba et à leur arrière-garde tous les Ghardaya.

Tous les tolba récitaient à haute voix des hymnes sacrées et des prières de sanctification ; ils appelaient sur le Prophète les bénédictions divines, car il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, il est le Très-haut, il est le Suprême. Ils disaient à tout le monde : « Sachez » que vous allez combattre saintement, pour protéger » vos femmes et vos enfants, vos biens et vos person- » nes, et enfin votre religion. Vous savez que le Prophète » a dit : si la terre s'arabise, elle sera dévastée, et si elle » est dévastée, l'abondance ne reviendra plus jamais » jusqu'au jour de la résurrection. O adorateurs de Dieu, » faites tous vos efforts dans le combat ; celle-ci est la » plus grande des guerres saintes, Dieu vous aidera à » vaincre le perturbateur. »

Enfin, après avoir laissé des gardes aux portes de la ville et dans ses fortifications, notre colonne se mit en marche ; les tolba, en tête avec leur drapeau blanc, étaient

suivis par tous les autres combattants et la musique marchait en arrière de la colonne.

Lorsque nous arrivâmes à hauteur de Edebdaba des Beni-Izguène, nous fûmes rejoints par les contingents de Melika, de Bounoura, de El-Ateuf et de Beni-Izguène ; chacun d'eux avait son drapeau. Notre réunion eut lieu à Edebdaba, et alors tambours et musettes retentirent avec frénésie.

Ayant appris que le perturbateur était resté à Noumerate sans venir chez les Beni-Izguène, nous nous en retournâmes chacun chez soi. Tout cela a eu lieu le dimanche, 17 djoumat-ettani 1288 (3 septembre 1871).

La nouvelle s'étant ensuite répandue que le perturbateur devait tomber sur les gens de El-Ateuf, tous les ksour en furent prévenus et chacun d'eux ordonna une sortie pour aller le combattre à El-Ateuf. Les gens de Ghardaya fournirent un contingent de 600 hommes avec leur musique et leur drapeau, les tolba en tête récitant des hymnes. Les Beni-Izguène fournirent 300 hommes avec leur musique. Les gens de Melika fournirent 80 hommes. Les Bounoura, 110 hommes.

Tous ces combattants réunis et ayant à leur tête les gens de Ghardaya, se mirent en route pour El-Ateuf en suivant l'oued ; ils y arrivèrent le lundi soir, 4 septembre, au moment où le soleil se couchait. Les gens de El-Ateuf n'étaient nullement d'accord : les uns voulaient le maintien de l'ordre, les autres étaient disposés à la révolte ; deux cavaliers du perturbateur y étaient venus et voulaient imposer des amendes et y faire des arrestations. Dès notre arrivée on s'empara de ces deux hommes et de leurs chevaux.

Se voyant arrêtés, ces deux cavaliers envoyèrent un homme de chez eux prévenir le perturbateur, et lui faire savoir que tous les gens des ksour du Mzab étaient à El-Ateuf et avaient pris la résolution de tomber sur lui pendant la nuit ; qu'il eut à prendre ses précautions pour ne pas être surpris.

Prévenu, le chérif ordonna à ses gens d'avoir à faire bonne garde. Il envoya deux hommes épier le camp des Beni-Mzab en leur recommandant de prendre la route de Gourara ; ces deux individus arrivèrent sur la montagne qui est vis-à-vis de El-Ateuf, et après s'être assurés que les Beni-Mzab étaient tous réunis aux environs de l'endroit dit Ahbas, du territoire de El-Ateuf, qu'ils étaient parfaitement disposés à la guerre sainte, ils retournèrent auprès de leur maître le perturbateur et lui rendirent un compte exact de ce qu'ils avaient vu. Le chérif ordonna la levée de son camp et le retour vers Ouergla. Quelques-uns de ses gens dirent qu'ils ne voulaient pas retourner ainsi à Ouergla, qu'ils se sépareraient pour aller à la recherche des troupeaux et tâcher d'enlever quelques moutons ou quelques chameaux. Un contingent de 270 mehara et 13 chevaux remonta vers Entissa, après avoir décidé qu'il irait aux environs de Zebbache et aux environs de Tadjerouna pour y faire des razzias. Un autre contingent, composé de 500 mehara, se dirigea vers Nisnal pour se rendre ensuite vers Chebaâ et y faire aussi des razzias.

Arrivés entre El-Kebeche et Setafa, ils trouvèrent 5,500 moutons appartenant aux Medabih, les enlevèrent et partirent avec eux vers Ouergla.

Quand à Younès (chef de révoltés) il s'est dirigé avec son contingent du côté de l'Oued-Ennessa, et nous ne savons pas ce que Dieu a décidé, ni ce qui arrivera sur cette terre. Que Dieu anéantisse les tyrans, les partisans de l'injustice et les amis des discordes ; qu'il aide le gouvernement français à vaincre les perturbateurs !

Quant au contingent qui s'est dirigé vers Tadjerouna nous n'en avons pas de nouvelles et ne savons ce qu'il est devenu.

Nous passons maintenant à vous parler d'Ahmed ben Ahmed et de Si Zoubir ben Boubekour. Ils avaient jadis écrit au gouvernement français pour lui demander l'aman et la paix, prétendant qu'ils voulaient le servir de

leurs personnes, mais, depuis, ils ont écrit au perturbateur Bouchoucha pour l'engager à venir ici, en lui disant : « Nous combattons avec toi et nous t'aiderons à vaincre » ; et, en effet, lorsque le perturbateur est arrivé à Metlili, ils l'ont très efficacement aidé en tous ses besoins et ils ont réussi à désunir les Chaamba. Une partie de ceux-ci veulent servir le gouvernement français, et l'autre partie est entièrement dévouée au désordre.

Ahmed ben Ahmed s'est adressé aux Beni-Izguène en écrivant à Mohamed-ben-Oumer que, si mille douros lui étaient envoyés, il empêcherait le chérif d'aller chez les Beni-Izguène et le conduirait ailleurs ; il écrivit à Youssef Erredah : « Envoie-moi cinq cents douros et le chérif, conduit par moi ailleurs, n'ira pas chez vous. » Il écrivit dans le même sens aux gens de Melika, aux gens de Bounoura et aux gens de El-Ateuf ; à chacun il disait envoyez-moi *tant* d'argent, je détournerai le chérif et sa troupe d'aller chez vous, je le conduirai ailleurs ; il n'a point écrit aux gens de Ghardaya.

Ces lettres parties de Metlili pour le Mzab furent saisies par des Chaamba et portées au chérif ; celui-ci après en avoir pris connaissance et étant à Noumerate, ordonna la comparution d'Ahmed ben Ahmed pour qu'il fût mis à mort. Ahmed ben Ahmed prit la fuite et s'en alla à Metlili.

Quant à Zoubir ben Boubekeur, il a été nommé, par le chérif, agha de tout l'Ouergla et a été reconnu comme tel ; car les tambours ont battu en sa présence.

Nous apprenons que le contingent parti du côté de Tadjerouna a fait une razzia en prenant sept troupeaux de moutons et est retourné à Ouergla.

(Saluts).

Lisez cette lettre à tous les Mozabites.

**Opinion donnée, en 1872, par un homme de la Qalaâ
des Beni-Abbès sur l'insurrection de 1871.**

Le 12 de ce mois de juillet courant (1872), je suis entré sur le marché, du vendredi, de l'Harrach (à Maison-Carrée). Pendant que je circulais sur le marché, j'ai aperçu dans la foule un individu ayant la tournure d'un Qbaïl. Je lui adressai des questions dans la langue de son pays (1).

D. D'où es-tu, mon frère ?

R. Des Beni-Abbès.

D. Où vas-tu ?

R. A Blida et à Médéa.

D. Que fais-tu ici ?

R. Je viens rejoindre mes frères (2) pour savoir s'ils ont réuni quelque argent.

D. Que veux-tu faire de cet argent ?

R. Ne me pose pas de questions sur notre situation ; si tu savais ce qu'elle est, tu ne m'interrogerais point.

D. Mais, ce ne sont que nos propres actes qui ont amené les malheurs qui ont affligé le pays.

R. Pas du tout. Nous avons été trompés par nos chefs, et nos chefs ont, à leur tour, été trompés par nos seigneurs d'Alger. — Maintenant nous pâtissons des fautes qu'ils nous ont fait commettre.

D. Que signifient tes paroles ?

R. Ne me questionne pas avec tant d'insistance ; car j'aurais trop de choses à dire et il faudrait, du reste, beaucoup de temps pour te raconter tout cela.

(1) Ce texte est la traduction in-extenso du rapport écrit fourni par l'agent secret envoyé aux renseignements par le bureau politique.

(2) Le mot *frères* employé par l'indigène signifie, ici, *concitoyens, gens du pays*. Les brodeurs et marchands de burnous de Qalaâ sont toujours disséminés dans les diverses villes d'Algérie et la perception des taxes ou impôts nécessite toujours des allées et venues de la part de ceux restés au village.

D. As-tu déjeuné ?

R. Pas encore.

D. Veux-tu déjeuner avec moi ?

R. Oui, volontiers.

(Conversation pendant le déjeuner)

D. Que voulais-tu dire par nos seigneurs d'Alger qui ont trompé vos chefs ?

R. C'étaient eux qui envoyaient des nouvelles au bach agha Moqrani. Chaque dépêche arrivant de France était aussitôt traduite en arabe et lui était envoyée. Moqrani les lisait publiquement devant la population (1) et la tenait ainsi au courant de tout ce qui se passait en France. C'est de cette manière que nous avons su qu'un corps d'armée de 100,000 hommes avait déposé les armes entre les mains de l'ennemi ; nous avons appris ce qui se passait à Paris, que cette ville était écrasée par une pluie de bombes et de boulets. Moqrani réunissait autour de lui les kebar des tribus, leur lisait les dépêches traduites qu'il recevait et leur communiquait toutes les nouvelles ; il leur disait : « Voyez les nouvelles » que me transmettent ceux qui connaissent bien la » situation de la France et son état actuel ; faute de sol- » dats à Alger, ils en sont réduits à donner des armes » aux juifs. Comment, après tout ce que je vous dis, » hésiteriez-vous encore à suivre mes conseils. Vous » n'avez donc pas d'amour-propre ? Les Biskrya et les » Berranya en ont eu plus que vous, puisque le jour de » l'Aïd, n'ayant à leur disposition d'autres armes que

(1) Le bach agha Moqrani était bien trop grand seigneur et trop imbu de sa noblesse pour faire de pareilles communications. Les Beni-Abbès dans leur tribu étaient du reste renseignés par les 950 propriétaires ou chefs de familles restés dans nos villes françaises du littoral comme marchands, ouvriers, journaliers et portefaix. V. *Histoire de l'insurrection*, p. 83 et 374, note.

» des triques, ils ont désarmé les juifs (à Alger). Ce fait
 » est certain, je le tiens d'amis sincères que j'ai à Alger
 » qui m'en ont fait part. Y a-t-il parmi vous, indigènes,
 » quelqu'un qui soit placé, vis-à-vis des Français, dans
 » une position plus honorable que moi, que Ben-Ali
 » Chérif, les Oulad-Oukaci, Oulad-Zâmoun, Oulad-
 » Mahieddine, Yahia-ben-Ferhat (1), les kebar des Ada-
 » oura, tels que Zouaouï et autres, les chefs du Titteri ;
 » à tous j'ai écrit et ils m'ont répondu qu'ils étaient
 » tous du même avis. »

Moqrani expédia une lettre au chikh El-Haddad, l'in-
 formant aussi des événements. Les khouan de l'ordre
 du chikh El-Haddad avaient refusé de suivre les con-
 seils de Moqrani, disant qu'ils n'obéiraient qu'à ce que
 leur dirait le chikh El-Haddad lui-même. Quand les
 khouan consultèrent à ce sujet le chikh El-Haddad,
 celui-ci leur répondit : « Ce serait mal faire que de pren-
 dre les armes avec Moqrani (2). »

Alors Moqrani envoya en communication au chikh
 El-Haddad, par une lettre, toutes les dépêches et les
 nouvelles concernant la situation de Paris.

« Vois, lui disait-il, ce que contiennent ces papiers ;
 » saches que les seuls soldats qu'il y ait à Alger sont
 » des Juifs. J'invoque contre toi la justice éternelle si tu
 » n'entres pas dans une autre voie ; si tu préfères
 » continuer à vivre dans l'infidélité et soumis aux chré-
 » tiens, nous te considérerons comme notre premier
 » ennemi.

» Comment ! tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour ne
 » suffit point pour t'éclairer ? Oublies-tu qu'il n'y a
 » plus que des juifs pour soldats ; que le gouvernement

(1) Le Qbaïl a sans doute voulu dire Yahia ben Aïssa, bach agha
 de Tittery, qui, d'ailleurs, ne s'est pas insurgé. J'ai publié plusieurs
 des lettres de Moqrani adressées à ces divers personnages dans
l'Histoire de l'insurrection, livre I, chap. VI et VII.

(2) Exact, voir *loco citato*, livre II, chap. 1.

» français est *démoli*. Chaque chose à son moment. Tu
 » n'ignores point ce qui est arrivé au général de Sétif (1)
 » et au commandant de Bougie qui ont été renvoyés et
 » chassés de la ville ; que l'on s'est rué sur le général
 » Durieu, pendant la nuit dans sa maison de campagne
 » et qu'on l'a forcé à se rembarquer sur un bâtiment,
 » malgré sa volonté. Que le général de division venu
 » d'Oran pour commander à Alger (Walsin Esthérazy),
 » a subi le même sort. Il a été chassé et son aide de
 » camp a eu ses vêtements mis en lambeaux et sa mon-
 » tre écrasée ; en plein jour, au milieu de la place, toute
 » la population assistant à cette scène de désordre,
 » qu'aucune crainte ni respect de Dieu ou des hommes
 » n'arrêtait. Ils l'ont forcé à se rembarquer ; plusieurs
 » maisons de fonctionnaires ont été envahies, on a porté
 » atteinte à la considération dont ils jouissaient (2). Quel
 » bien peut-on espérer d'un gouvernement semblable ;
 » ce n'est plus qu'un corps sans tête. Je fais appel à toi,
 » au nom de la justice divine, viens à notre aide et Dieu
 » donnera la victoire à la cause de la religion de Moham-
 » med. Il vaut bien mieux pour nous mourir que vivre
 » avec de tels auteurs de désordres qui ont ren-
 » versé le gouvernement. C'est ce qui est cause de la
 » ruine des Français ; c'est le manque d'obéissance ;
 » leurs opinions politiques se sont divisées et ils ont été
 » battus.

» Croyez-moi, rassemblons-nous dans un but unique,
 » Dieu nous donnera la victoire et nos pas se raffermi-
 » ront. »

(1) Le général Augeraud, très aimé des indigènes, a, en effet, eu à tenir tête à l'émeute à Constantine, mais il n'a pas eu à se retirer devant les émeutiers, non plus que le commandant supérieur de Bougie, ni le général Durieu ; seuls les généraux Walsin Esthérazy et Lichtlin ont dû céder devant l'émeute à Alger. Tous ces déplacements maladroits et donnant lieu à de pareilles appréciations étaient ordonnés par le gouvernement de la défense nationale.

(2) Arrestation du premier président, du colonel de gendarmerie, du commissaire central de police à Alger.

Les enfants du chikh El-Haddad, en présence de ces insinuations, dirent à leur père :

« Tu es vieux, tu es un soleil à son déclin, il faut que tu restes en place, n'entre point dans cette intrigue. »

Aziz-ben-Chikh-El-Haddad écrivit alors une lettre à Moqrani conçue en ces termes (1) :

« Qu'as-tu donc, homme sans raison, possèdes-tu un trésor et des forces suffisantes pour te soulever ; aurais-tu la prétention de renverser un gouvernement ? » Moqrani lui répondit :

« D'ici à bientôt tu verras les soldats du sultan de Constantinople apparaître sur la frontière de Tunis, avec Mahieddine, fils d'El-hadj Abdelkader (2) ; quand à moi je ne me suis mis en mouvement qu'avec mes amis sincères, mes appuis d'Alger qui font parvenir mes lettres au sultan de Constantinople, par l'entremise d'Ali Pacha qui était à Tripoli. »

Aziz, apprenant cela, se leva aussi, rassembla les Moqaddem de son ordre religieux et leur dit : « Nous sommes les premiers, nous sommes d'une meilleure noblesse religieuse que Moqrani et Ben Ali Cherif ou autres ; si nous les laissons devenir plus forts que nous, ils nous feront du mal, par la raison qu'il y a inimitié entre nous. »

Ben-Ali-Chérif voyant ce que faisait Ben-El-Haddad et sachant que la totalité des Qbaïls étaient partisans de ce dernier, se rencontra avec Moqrani à Akbou (3) et lui dit :

« Je vais rentrer à Alger, et de là je vous serai très utile : je compte sortir avec la colonne ; je serai appelé à donner des conseils et des avis, et nous les ferons

(1) Il serait trop long de rétablir ici les faits dénaturés, il ne faut pas oublier que l'homme des Beni-Abbés répète ici la version d'un Khouan quelconque et qu'il ne répète que sur des on-dit.

(2) Voir *loco citato*, pages 90 et 105.

(3) Voir *loco citato*, page 113, l'entrevue d'Akbou ; pages 224 et 279, les voyages de Ben-Ali-Chérif d'Akbou à Alger et d'Alger à Tizi-Ouzou et Akbou.

tomber dans un *filet de perdition*. Les communications écrites se succéderont sans interruption entre nous. »

Ben-Ali-Chérif, après cela, vint à Alger. Pendant sa route, il passa la nuit chez les Oulad-Oukaci; il les exhorta et leur adressa des recommandations sur ce qui avait été convenu entre lui et Moqrani.

D. Comment possèdes-tu tous ces détails intimes.

R. Je suis un des serviteurs de Moqrani, l'approchant de près pendant trente ans. J'ai été serviteur de son père le khalifa.

D. Mais qui donc peuvent être ces notabilités d'Alger sur lesquelles s'appuyait Moqrani ?

R. Moi j'implore Dieu et lui dis dans ma prière de les perdre comme eux nous ont perdus. Quant à toi, dis : amen.

D. Parles-moi sans méfiance, ne crains rien, je suis Qbaïl comme toi, ton cousin de race; du reste les mêmes malheurs nous atteignent tous.

R. D'abord, celui dont à chaque instant parlait Moqrani, est un homme de haute taille, corpulent; il vint jadis dans la Medjana avec les européens chargés de régler l'affaire de justice qui survint entre les membres de la famille des Moqrani. Ce personnage se nomme Ahmed-bou-Gandoura(1). Quand Moqrani eut acheté une maison de campagne à Alger, Bou-Gandoura le maria dans cette ville. Chaque fois que je suis allé à Alger pour les affaires de mon maître Moqrani, j'ai vu Bou-Gandoura avec lui dans sa campagne et à Alger; ils passaient ensemble des nuits entières en conversation. J'ai entendu mon maître dire aux gens qui l'écoutaient qu'il n'avait pas à Alger de plus sincère ami que ce personnage; un autre ami également intime qu'il avait habite

(1) Ancien assesseur à la Cour d'Alger et encore mufti hanefi à Alger; M. Bou Gandoura n'a jamais eu un rôle politique. Il est mis en avant parce que les khouan sont toujours hostiles aux mufti et imam recevant un salaire des chrétiens.

Miliana et se nomme Si Seliman-ben-Siam (1). Celui-ci écrivait constamment à Moqrani et lui disait : « Sois homme, tiens le pays de ton côté oriental, quant à moi, je tiens dans ma main le pays de l'ouest jusqu'à Tlemcen. »

Ils lui envoyèrent une douzaine de paires environs de revolvers, ainsi que des capsules et Moqrani en fit la répartition aux cavaliers de son entourage.

D. Que nous fait tout cela ! C'est vraiment extraordinaire que Moqrani, homme intelligent, instruit, connaissant les affaires, qui est allé en France, qui a vu les bienfaits dont lui et son frère ont été l'objet, ait pu se lancer dans la révolte.

R. Oui, aujourd'hui même nous n'adressons aucun reproche aux Français. Ils ne nous ont fait aucun mal et celui de nous qui a eu quelque malheur n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Si on nous y autorisait, nous émigrerions à Tunis, à Tripoli, en Syrie et nous répéterions encore que nos malheurs nous viennent de nos chefs indigènes. La fève ne se gâte que par son propre flanc (2).

D. Comment vous trouvez-vous aujourd'hui avec les chefs qui vous ont été donnés ?

R. Ils nous ont enlevé la peau et les os et maintenant ils nous brisent les os pour en manger la moëlle. Voilà une année que nous ne faisons que payer et nos chefs indigènes nous disent : payez encore.

D. Mais cela c'est ce que vous devez à l'État et ce que vous n'avez pas fini de payer.

R. Oh ! oh ! ô chikh ! Il n'y a que celui qui porte le coup et celui qui le reçoit qui savent à quoi s'en tenir à ce sujet. Si ce n'était que les charges que nous impose le gouvernement ce serait terminé, mais il y a encore

(1) M. Sliman ben Siam agha honoraire de Miliana, membre du Conseil général, est un de nos plus anciens et de nos meilleurs auxiliaires. Dans mon *Histoire de l'insurrection*, p. 529 et 530, j'ai eu occasion de signaler ses services politiques et militaires.

(2) Proverbe arabe.

les charges prévaricatives. Les chefs indigènes trouvent toute espèce de prétexte pour accabler quelqu'un avec mensonge. Ils finissent par le mettre sous le coup d'une accusation et celui-ci épouvanté rachète sa tête en donnant sa fortune. Il y en a parmi nous qui ont payé 100, 200, 300 et 400 douros. Il en est auxquels on a pris leur héritage en totalité. Ceux-là même qui ont fait avec nous parler la poudre contre la France, occupent aujourd'hui les emplois de caïds et de chioukh, et le gouvernement n'y prend pas garde, ignorant quelle a été leur conduite et que ce sont eux-mêmes qui ont amené les populations dans l'état malheureux où elles se trouvent en ce moment (1).

D. Veux-tu que je te montre ce qu'il convient de faire pour le bien et que je te donne un bon conseil ?

R. Je le veux bien. Que Dieu accorde la miséricorde à tes ancêtres !

D. Veux-tu venir avec moi à Alger, je te conduirai auprès de l'autorité, je te mettrai en sa présence et tu pourras exposer la situation directement et sans intermédiaire ?

R. Non, ô mon frère, je vais aller à mes affaires ; cela vaudra mieux. Les autorités n'écouteront point mes paroles ni celles d'autrui. Celui qui veut parler aujourd'hui est comparable à celui qui voudrait façonner du fer à froid. Nous prendrons patience.

D. Comment te nommes-tu, ô frère ?

R. S... ou A..., de la Qalâa des Beni-Abbès.

(1) En 1872, en effet, la rentrée de la contribution de guerre s'est faite dans des conditions très dures pour les indigènes : la majeure partie de ces caïds et chioukh restés fidèles avaient été ruinés par les insurgés et mal indemnisés par les commissions françaises ; ils se montrèrent féroces dans leur réaction contre leurs anciens administrés et, dans l'intérêt du respect du principe d'autorité si fortement ébranlé, comme dans le but d'activer des recouvrements difficiles, on dut presque partout fermer les yeux sur ces agissements regrettables.

D. O, S..., je vois bien que tu as peur et que tu n'as point confiance en moi.

R. Je te répète que la justice a disparu ; j'aurais beau me fatiguer à parler, cela n'aboutirait à rien.

D. Il y a des autorités françaises qui veillent à ce que la justice soit rendue et qu'elle soit conservée. Crois bien que, si chez les Français la justice était morte, ils seraient détruits, parce que Dieu veut la justice et non l'iniquité. Non, ne crois point que la justice a disparu, c'est que vous n'allez pas vous-mêmes au-devant d'elle.

R. C'est vrai, mais les gens iniques l'ont emporté sur les gens équitables ; quant à nous, nous sommes restés comme un cadavre dans la gueule des chacals.

D. Dis-moi donc quand tu penses revenir vers Alger.

R. Dans huit ou dix jours, si Dieu veut que je termine mes affaires selon mes désirs, je reviendrai.

D. Consulte ton cœur ; si tu veux que nous nous rencontrions encore, demande après moi ; je me nomme, je te ferai voir la justice et te mènerai devant ceux qui la protègent.

R. S'il plaît à Dieu ! Dieu fasse que tu sois la clé du bien pour les créatures humaines.

D. O mon frère ! j'ai encore une question à te poser, mais ne me cache rien.

R. Si je le sais, je te le dirai.

D. Est-il vrai que Ben Ali Chérif avait une main avec les Qbaïls et qu'il était d'accord avec eux pour l'insurrection.

R. Comment donc ! mais c'est lui qui leur (1) donnait des conseils pour toutes les affaires ; il leur adressait des discours en kabyle. Dans toutes les réunions, il se joignait à eux, leur donnait des explications, leur indi-

(1) Les gens de Qalâa sont depuis 1515 les ennemis politiques de tous les Qbaïls de la rive gauche de l'oued Sahel et les Khouan Rahmanya les ennemis acharnés du marabout Ben-Ali-Cherif, depuis l'occupation française. Voir *loco citato*, page 10, 11, 112 et suiv., 129 et tout le chapitre III du livre I.

quait ce qu'il fallait faire ; c'est au point que les fortifications et les retranchements que les Qbails ont construits, l'ont été d'après ses avis et ses conseils. Son fils Si Cherif était le directeur de ces travaux de défense, il leur montrait cela à l'aide de livres et d'écrits ; c'était lui qui était leur chef. — Va, tais-toi, tais-toi ! Assez de cette conversation, je te dis adieu et que Dieu nous fasse rencontrer encore dans un moment plus heureux.

